

**AUX AGENTS**

Le CANARD est vendu aux agents marchands de journaux à raison huit centins la douzaine. Les méros non-vendus ne seront pas pris. Les commandes devront être adressées au No 516 rue Craig. Les timbres-poste seront reçus sur des montants au-dessous d'un dollar.

**L'ABONNEMENT**

L'abonnement au CANARD est de 25 cts par année, 25 cts pour six mois, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

**LE CANARD**

MONTREAL, 6 JANVIER 1894



**LA SITUATION A QUEBEC**

**UN MOT DE VICTOIRE**

Ladébauche, notre célèbre collaborateur, vient de recevoir une lettre très importante de Madaone Victoire au sujet de ce qui se passe à Québec.

Le CANARD donne aujourd'hui à ses lecteurs quelques extraits de cette missive qui nous révèle que notre bourgeoisie est de mauvais augure :

J'ai appris par les gazettes que mes compatriotes de Québec ont commencé à faire des choses mal taillées. Il faut qu'il y ait une loi comme à Bytown. Taillon aurait dû aller à la boutique immédiatement après qu'il eût appris que la cambuse des vieux raftsmen ne lui fait pas avoir de commerce avec lui. En fait, il n'a fait qu'imiter Joly et sa gang en 1878. Ces choses-là ne se voient pas à Toronto ni dans les provinces d'en bas.

Pour trouver des sous-cœur il faut aller à Québec. Va donc trouver Taillon et ses amis et dis leur de ma part que je n'entends plus de la boutique sur le sujet. Nous avons eu déjà assez de crampons à Québec. Par chez nous, au moment que les gens d'un chantier sont fous, ils sortent de la cambuse d'eux-mêmes et ils n'attendent pas qu'on les empoigne par le chignon du col. Mon foreman de Québec, dans des cas comme ceux-là, doit savoir ce qu'il a à faire.

Qu'il fasse donc comme Luc en 1878, et qu'il avertisse il y a deux ans. Si on m'en parle, je lui dirai que tout est correct. Il y a un bout à aller au bouchon.

Je me fie à toi, Ladébauche, pour remettre les choses en ordre à Québec. Ecoute, tu diras aux vieux que s'ils refusent des subsides au chantier de Taillon, ça me fera beaucoup de plaisir. Tout le monde est bien à la maison. J'ai hérité le petit dernier de mon aîné qui a le...

Tout à toi,

VICTOIRE."

Fumez le BLACKSTONE, le meilleur des cigares à 5c.

**NOS MONUMENTS**

Le quart de minuit venait de sonner à l'angle du cadran du séminaire.

Il tombait une neige épaisse fouettée par le vent du Nord.

La rue Notre-Dame était déserte, on n'y avait de temps en temps un policeman fait sa ronde et se protégeant sous les portes closes contre les attaques de la tempête.

Un homme cependant se trouvait encore sur la rue. Il était vêtu d'un manteau sombre. Le rebord de son feutre rabattu sur sa figure en masquait les traits.

Rencontrant le constable il lui demanda où était le Musée Lasalle.

Le policier lui répondit : L'établissement est fermé depuis minuit. Vous ne pourrez y entrer que demain matin vers dix heures.

—Ça ne fait rien, dit l'étranger, je saurai bien me faire ouvrir la porte.

—En ce cas je vous y conduirai, reprit le policeman.

L'étranger frappa une couple de coups à la porte du Musée.

—Qui est là? fit une voix métallique et sonore.

—Est-ce vous, monsieur de Maisonneuve? Ouvrez-moi, s'il vous plaît. C'est moi qui suis Chénier.

La lourde porte grinça sur ses gonds et s'entrebâilla projetant sur la figure du visiteur l'éclat d'une couple de lampes incandescentes.

Chénier entra secouant son manteau dans l'antichambre et la porte se reforma.

Maisonneuve fit un long bâillement et s'écarta paresseusement les bras. Puis il donna un shake hand au docteur.

—Excusez-moi un peu, fit-il, j'ai le sommeil bien dur depuis que je suis logé dans cet établissement. Mes bras étaient engourdis et je sentais des fourmillements dans les jambes.

—Je suis venu tailler une bavette avec vous pendant quelques minutes. Nous allons parler de nos monuments.

—Le vôtre avance-t'il, mon ami?

—Il y a des fonds de souscrits. J'espère être mis en place avant dix-huit mois.

—Quant à ma statue, il y a un *slack* assez sérieux pour m'alarmer. Il y a deux mois que je fais pied de grue dans ce musée. Je suis condamné à y rester jusqu'à ce qu'on me trouve \$11,000. Si le comité qui s'est chargé de me percher sur la Place d'Armes ne fait pas plus de besogne qu'elle n'en a faite depuis six mois, je devrai patienter jusqu'à la semaine des trois jeudis.

—Comment, l'argent n'entre pas?

—Imaginez-vous que M. Boullac avait posé un tronc devant ma statue pour y recevoir les souscriptions des visiteurs. Il a ouvert la boîte la veille du jour de l'An et il n'y a trouvé qu'une pièce de 25 cts. Ça n'est pas bien encourageant.

—Vous allez être obligé comme moi de faire râler des dindes à votre bénéfice.

—Est-ce que vous allez vous faire fondre en France comme moi? En ce cas ne vous laissez pas couler avant d'avoir eu les fonds.

—Je ne crois pas que l'on me fonde dans les vieux pays. Mon affaire est purement Canadienne. On me coulera à Montréal comme Salaberry.

—Je vous en félicite, parce que vous ne serez pas obligé comme moi de vous rouiller pendant plus d'un an dans ce musée.

—Je crois que je serai fait dans les prix doux et que j'échapperai à cet ennui.

—Tant mieux. Pour me consoler on me dit qu'il y aura bientôt au Monument National des représentations dramatiques à mon bénéfice.

—Ne comptez pas trop là dessus. Ces représentations ne vous rapporteront pas plus que les râles de dindes. Prenez courage. Bonne nuit. Je ne veux pas que l'on nous surprenne ensemble.

—Bonne nuit, mon ami. Je vous souhaite une meilleure fortune que la mienne.

**CHRONIQUE CANADIENNE**

Enfin! ce n'est pas trop tôt si la nouvelle est vraie que la législature vient de résoudre la question de Beauport. Beau port, où la barque provinciale est venue s'échouer pendant de longues semaines! Elle en est sortie tant bien que mal à la satisfaction des uns et au mécontentement des autres; le public impatient commençait à se demander sérieusement si nos législateurs avaient juré de s'enfermer dans la question de l'asile ou simplement dans l'asile.

Ma foi, il y a tant de pauvres diables qui, par ces temps de froideur, cherchent un asile, que la proposition est assez vraisemblable. Nous avons vu de malheureuses femmes et des vieillards solliciter des juges la faveur d'être admis en prison; tout dernièrement un jeune homme sans travail se félicitait comme d'une bonne aubaine d'être accusé d'un meurtre, dont il se dit innocent, ce qui lui a valu l'entrée gratuite d'une des maisons de pension du gouvernement.

Bientôt, vous le verrez, une foule de gens supplieront leurs docteurs de leur accorder un certificat de folie pour pouvoir être admis dans nos établissements d'aliénés. Comme dernière ressource, les nécessiteux s'exerceront à simuler la démence, et comme il y en a un bon nombre en ce moment-ci, nous arriverons vite à donner raison au mot de Boileau: Tous les hommes sont fous...

Dans cette prévision inévitable, m'est avis que la législature a fait preuve de peu de sagesse en cherchant noise à l'asile. Elle eût bien mieux fait d'aviser aux moyens d'en construire un autre, car au train dont vont les choses, Beauport va devenir insuffisant.

Et ce n'est pas seulement à Beauport que les places manquent. Il paraît que la Chambre se trouve exactement dans la même situation, s'il faut en croire les dires de certain législateur qui n'est pas dans ses draps blancs, par suite d'une altercation à propos de tarte.

La chose a dû se passer un peu avant l'heure du lunch législatif, au moment où tous les estomacs criaient famine. Un confrère compatissant eut l'idée d'introduire une tarte dans le sanctuaire des lois. Le président irrité cria à la profanation et déclara solennellement qu'il n'y a pas de place à la Chambre pour des tartes, ni autres produits *ejusdem farinae*.

A vrai dire, les législateurs sont sujets à commettre tant de fous, petits ou grands, qu'ils ont pu voir une allusion blessante dans l'entrée, pourtant bien naturelle, d'une tarte que réclamaient des appétits surexcités.

Était-ce calcul, intention de prendre nos Solons modernes par la famine, de les forcer à capituler devant les tiraillements de leurs estomacs? Je ne sais et je n'ai pas à en juger. En fidèle chroniqueur du plus véridique des *Canards*, je me borne à exposer les faits au mieux de ma connaissance. Aux lecteurs d'en tirer les conclusions qu'ils voudront, ou de n'en pas tirer du tout; peu m'importe, ce n'est pas mon affaire.

Mon affaire, en ce bas monde, est de m'empresser de rire un peu de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. J'agis sans malice, on le voit; on aurait donc grand tort de se formaliser en quoi que ce soit de plaisanteries inoffensives.

Ainsi, on prétend que nous allons avoir de nouvelles élections très prochainement. Pour vous prouver mon bon caractère, je vous dirai que je ne m'y oppose pas du tout. Allons-y gaiement; taillons-nous d'avance un bon rôle dans la nouvelle pièce. Qu'on y fasse figurer toutes sortes de personnages, des marchands, voire même des merciers, qu'on mêle aux décors des poiriers et des lauriers, qu'il y en ait de toutes les couleurs et pour tous les goûts, et que tout le monde soit content. Et quand la troupe aura donné sa série de représentations, nous pourrons nous écrier de nouveau: *E'finitu la comedia*.

Ainsi va le monde. Un vrai théâtre; ce n'est pas moi qui l'invente.

*What's next?*

Ah! non, par exemple, on voilà assez comme cela. Autrement, gare à la...

PAUL HISSE.

**CHATEAUX EN ESPAGNE**

II

Poliquin, sa femme et la vieille Angélique, s'exclamaient à chaque ligne de cette lettre étrange. Nous allons poursuivre la lecture, toujours en analysant :

"Revenu en France, j'y adoptai un faux nom et je pénétrai ensuite en Espagne, où je retrouvai l'argent que j'y avais caché au mo-

ment des troubles de 1868. La somme était forte, puisqu'elle s'élevait à cinq millions de piastres...

—Bouté divin!...

—Voyons la suite.

"Je plaçai cette fortune en France, en Angleterre et en Italie..."

—Cinq millions, tu entends! à Montréal, il n'avait pas un sou.

—Ça m'a pourtant l'air d'avoir du bon sens.

"Vous savez ce qu'il y a eu de révolutions en Espagne à partir de 1869. J'y ai pris une part active, car j'avais l'espoir de remettre ma souveraineté sur le trône. Je dépensai dans ces entreprises trois millions de mon argent.

"Au cours de la dernière campagne, il y a plusieurs années déjà, je fis sauter un pont et un magasin militaire, dans la province de Valence. C'est pour cela que je suis en prison; vous allez voir comment :

"Après cette dernière expédition, je me mariaï et j'allai vivre en Italie. Plus tard, ma femme décéda et j'envoyai ma fille Isabelle, mon unique enfant, alors âgée de neuf ans, chez un ancien serviteur de ma famille établi à Malaga; il y a trois ans de cela.

"Je me proposais de voyager, de faire le tour du monde, en passant par Montréal, et je mis en dépôt deux millions de piastres à la Banque d'Angleterre, afin de pouvoir tirer sur elle dans n'importe quel pays. Comme je ne voulais pas partir sans revoir ma fille, je me rendis à Malaga, ensuite, croyant être oublié du gouvernement, j'eus la malheureuse pensée de partir pour Barcelone, comptant y saluer un ami d'enfance, Dom Sébastien Altona, prier du monastère des Rédemptoristes de cette ville. Hélas! je fus reconnu et arrêté avant que d'arriver à Valence et, bientôt, mon procès s'instruisit, sous accusation d'avoir causé des dommages à la propriété publique, comme je vous l'ai déjà dit. On me condamna à vingt ans de réclusion; deux années se sont écoulées depuis ce moment. Par malheur, ma santé s'en va. Je voudrais avant tout, et bientôt, assurer le sort de mon enfant, entourée de tant de pièges. En Amérique, elle n'aurait rien à craindre de la part de mes ennemis. Je vous propose donc de la faire venir à Montréal, où vous la placerez dans une communauté religieuse pour y faire son éducation et, bien entendu que vous devrez prendre les moyens de préserver sa fortune, en la déposant, par exemple, à la banque de Montreal, qui est une institution solide.

"Pour aujourd'hui, je n'ai pas la force de continuer. Adressez votre réponse à Ferdinand Dasylya, muletier, à Barcelone; c'est lui qui met la présente lettre à la poste. Que de précautions il me faut prendre..."

J'analyse, mais si je citais cette longue narrée, le pathétique vous monterait aux yeux comme un oignon épluché. Poliquin, sa femme et la vieille Angélique pleuraient à chaudes larmes.

—Ce cher Monsieur, en a-t-il eu des traverses! se disaient ils tous trois en soupirant.

MIKADO.

(A continuer)

Un banquier jouait le bésigue avec son fils âgé de dix ans.

Le petit filait la carte.

—Je vois bien qu'il me triche, dit le père à son entourage, mais je ne dis rien parce que cela le forme.

Les Flandres sont pleines de légendes sur les animaux. En voici une, qui répond à une question :

—"Pourquoi les chats se lavent-ils la figure lorsqu'ils ont mangé?"

Un chat ayant pris un rat s'appretait à le dévorer lorsque, se ravissant, il se dit :

—Le chat de l'empereur est un cousin (c'est un proverbe flamand), il convient d'être poli. Lavons d'abord notre museau, et nous mangerons après.

Et de ses deux pattes de devant il se frotta la frimousse.

En ce moment :

—Bonsoir! fit le rat. Et il s'enfuit. Depuis tous les chats ont changé d'habitude. Ils mangent d'abord et font leur toilette ensuite.